

Autoportrait de Gotlib en majesté. La mise en scène dérisoire de sa supposée mégalomanie est l'une des marques de fabrique du comique gotlibien.

Gotlib, le prince de la BD

Deux livres ressuscitent le créateur de la *Rubrique-à-brac*, mort en 2016. Hommage à un maître de l'absurde, qui parvenait à marier en un cocktail détonant dérision et poésie.

Dans les planches qui ouvrent le tome II de la *Rubrique-à-brac*, sous le titre *Comment il naquit*, Gotlib raconte ses débuts: répudié par son père charbonnier lorsqu'il lui annonça qu'il voulait devenir "dessinateur de bandes" (« Tu veux mon pied aux fesses!? Va donc me décharger trois tonnes d'antracite au lieu de dire des âneries!! »), le jeune Marcel dut, pour survivre, passer ses journées à décharger des cageots de pommes aux Halles, puis ses nuits à tenter fiévreusement de reproduire lesdites pommes à la perfection sur ses feuilles de dessin. Jusqu'à cette nuit où, assommé de fatigue, il s'endormit devant son modèle, la pomme lui tomba sur la tête et, sous le choc, Gotlib inventa le plus célèbre personnage de la BD mondiale: Isaac Newton (il est dans tous les dictionnaires, vous pouvez vérifier).

Bien évidemment, le récit, mythique et délirant, n'a d'autre but que d'amener le gag final. Tout Gotlib s'y trouve en condensé: l'art de se mettre en scène, sous une forme dérisoire; la réinvention décalée et drolatique du réel; l'outrance des situations (« Eh bien soit, fils indigne! Va! Et sois maudit! »), sublimées par un dessin qui combine

miraculeusement une précision inouïe dans le rendu des expressions et un sens de l'hyperbole comique époustouflant (essayez de dessiner des pigeons mégalomanes, vous m'en direz des nouvelles). Et bien sûr, les deux person-



GOTLIB DANS UN CLIN D'ŒIL À SES DESSINS, OÙ LES PERSONNAGES ONT SOUVENT PLUS DE BRAS QU'IL N'EN FAUT.

nages fétiches de Gotlib: Isaac Newton et la fameuse petite coccinelle qui ne cesse de s'agiter dans le bas des cases de son créateur.

Dans la réalité, le père de Gotlib n'eut pas le loisir de le désavouer ni d'être fier de sa réussite: car il était mort à Buchenwald en 1945, après avoir été arrêté trois ans plus tôt sous les yeux de son fils. Gotlib était en effet né Marcel Gottlieb, à Paris le 14 juillet 1934, d'émigrés juifs hongrois. Réfugié à la campagne en Normandie, Marcel parvient à réchapper aux persécutions. De ce traumatisme initial, il tirera sans doute sa mélancolie profonde, sûrement sa tendance à se chercher des pères de substitution, sans doute aussi à fuir devant l'engagement et le militantisme, professant qu'on ne pouvait changer le monde qu'en se conduisant bien individuellement, et que pour le reste il fallait ignorer ce qu'on ne pouvait pas changer: « Les boules Quies, c'est la fin du racisme », disait-il drôlement.

Où Goscinny adopte Gotlib comme un fils

Après des cours de dessin à l'école Duperré, il devient lettré chez Opera Mundi, dessinant notamment les textes français des publications Disney. Puis débute en 1962 à *Vaillant*, l'ancêtre de *Pif*, avec sa première série *Nanar et Jujube*, qui verra l'apparition d'un personnage secondaire destiné à dévorer tous les autres: le mal nommé Gai-Luron, cousin français du Droopy de Tex Avery. Parmi les admirateurs de Gotlib, nombreux sont ceux à qui ces aventures du chien qui ne rit jamais n'ont jamais, non plus, arraché un sourire, et qui datent la naissance de Gotlib de son arrivée à *Pilote* (matin, quel journal!) — et aussi sa mort de son départ du même, mais cela est une autre histoire...

Un jour de 1965, après beaucoup de procrastinations, le timide Gotlib ose



PRESSE/EDITIONS GARGAUD 2018

enfin franchir la porte de ce qui est alors le saint des saints de la BD française, le journal *Pilote*, et proposer quelques planches au prestigieux duo qui le dirige: Jean-Michel Charlier, *serial* scénariste (Buck Danny, Barbe-Rouge, Tanguy et Laverdure, Blueberry...), et René Goscinny, dont le triomphal *Astérix* et le succès de *Pilote* ont fait une sorte de parrain de la BD franco-belge. Au grand étonnement de Gotlib, les deux hommes le publient tout de suite, et Goscinny lui propose même de scénariser une rubrique pour

lui: ce seront *les Dingodossiers* (1965-1967), fausse série documentaire où Goscinny et Gotlib passent à la moulinette de leur folie douce les sujets les plus divers, de « comment faire manger bébé » au « vrai langage des animaux » en passant par des exposés loufoques sur les techniques cinématographiques. Moins libres que la future *Rubrique-à-brac*, au dessin encore un peu raide (« On a l'impression, en les relisant aujourd'hui, que les auteurs devaient travailler cravatés » — ce qui devait être le cas de Goscinny —, note Thierry

Groensteen dans *Gotlib, un abécédaire*), *les Dingodossiers* n'en restent pas moins un savoureux tableau de mœurs comme savait les réussir Goscinny, en même temps qu'un petit traité sociologique de la France des Trente Glorieuses.

Aussi humainement différents que possible — d'une courtoisie surannée, toujours tiré à quatre épingles, Goscinny masque son tempérament d'éternel gamin derrière une carapace d'irréfragable respectabilité bourgeoise, tandis que Gotlib, plus débraillé, est

L'équipe de "Pilote" à la fin des années 1960. De gauche à droite, assis : Bretécher, Goscinny et Giraud ; debout : Uderzo, Pradal, Gotlib, Mézières, Fred, Mandryka, Tabary, Druillet, Charlier.



DE L'IMPASSE DU GAUCHISME

plutôt du genre titi parisien —, ces deux timides vont s'entendre à merveille. D'abord en raison d'un sens de l'humour commun, qui doit beaucoup à l'esprit parodique et délirant du magazine américain *Mad*, dont Gotlib est un lecteur fervent et Goscinny fut, à ses débuts, un collaborateur. S'établit surtout entre eux une relation retenue mais filiale : « *Je crois qu'il était autant à la recherche d'un fils que moi d'un père* », confiera Gotlib à Numa Sadoul lors d'entretiens enregistrés en vue d'une biographie sortie en 1974, et publiés aujourd'hui par Dargaud.

Malgré la brouille survenue entre-temps, le dessinateur, que Goscinny appelait volontiers « *brave et généreux Gotlib* », n'y tarit pas d'éloges sur son maître, sa liberté d'esprit, sa capacité à dénicher les talents et à les accepter tels qu'ils sont — dans la limite de la ligne éditoriale de *Pilote*, qui refusait vulgarité et scatologie. Et surtout, sa manière de les valoriser : à une époque où les auteurs de BD s'effacent derrière leurs héros, Goscinny les met en avant, les transformant en vedettes à part entière de son journal.

Ce qui va permettre à Gotlib, à partir de la *Rubrique-à-brac*, d'opérer une petite révolution : il devient lui-même son propre héros,

« Si on mettait en pratique les théories avant-gardistes, ultragauchistes et révolutionnaires sur lesquelles sont basés tous les grands slogans de Mai 68 — « *Prenez vos désirs pour des réalités* », etc. —, il me paraît évident que très rapidement la vie n'aurait plus beaucoup de saveur. Si l'on pouvait réaliser instantanément tous les désirs que l'on a, on perdrait goût à la vie. C'est malheureux à dire... On en arrive à se demander si les entraves à la liberté totale ne sont pas justement le principal moteur de la vie... »

« *Entretiens avec Gotlib* », de Numa Sadoul.

se mettant constamment en scène sous la forme d'un double dérisoire, craintif jeune homme brinquebalé par la vie et ses angoisses, ou dessinateur glorieux et imbu de lui-même. Et devance les critiques en moquant sa mégalo-manie supposée, comme dans ce projet de « *Monument à René Goscinny* » où

un minuscule Goscinny, juché sur un tabouret, tire l'oreille d'un gigantesque Gotlib couronné de lauriers (« *symbole secondaire destiné uniquement à mettre Goscinny en valeur* »)...

En 1968, harassé de travail, Goscinny lâche *les Dingodossiers* et demande à Gotlib de continuer seul : ce sera la *Rubrique-à-brac* et, jusqu'en 1974, l'âge d'or de l'humour gotlibien. Gardant l'aspect documentaire parodique de sa collaboration avec Goscinny (les célèbres conférences animalières du Pr Burp), le dessinateur y laisse libre cours à une fantaisie beaucoup plus débridée, appuyant son sens de l'absurde et du non-sens sur une invention formelle constante : comme chez Tex Avery, les personnages sortent du cadre, froissent le papier où ils sont dessinés, font exploser la mise en page traditionnelle, comme dans cet exposé sur la girafe où le long cou de l'animal passe d'une image à l'autre, obligeant le Pr Burp à le suivre avec une échelle, à se perdre dans le labyrinthe des cases et à se démultiplier...

Indépendantes les unes des autres, les histoires entrent en résonance grâce à des jalons récurrents : l'omniprésence de l'auteur, qui parle à la première personne ; la coccinelle-contrepoint qui, au bas des cases, y commente l'action, la contredit ou manifeste sa plus totale indifférence à ce qui s'y passe ; ou Isaac Newton, qui ne cesse de concevoir la loi de la gravitation universelle en recevant sur la tête les objets les plus divers, de la pomme au péli-

Isaac Newton en tête, les principaux personnages du tome I de la « *Rubrique-à-brac* ». Le ton faussement lyrique est l'un des ressorts comiques de Gotlib.





PRESSE/ANNE GOSCINNY, PRÉFET DE L'INSTITUT RENÉ GOSCINNY

avec Numa Sadoul pointe la stérilité de l'«interdit d'interdire» gauchiste (*lire notre encadré*) et vante au contraire la fertilité des limites que lui posaient Goscinny et la pudeur (relative pour l'époque) de la ligne éditoriale de *Pilote*: «*Ce qui est intéressant, c'est les détours pour contourner l'interdit.*» Sans contrainte, point d'art: et c'est sans doute l'œil paternel et intimidant de Goscinny qui a permis à Gotlib de devenir un prince de la BD, et leur rupture, à l'inverse, qui a brisé le sortilège. ● **Laurent Dandrieu**

can myope (« anecdote désopilante que j'ai apprise pas plus tard qu'hier »). « Quand j'ai dessiné Newton et la pomme pour la première fois, je savais que ça ne ferait rire personne »: mais Gotlib pensait déjà au coup d'après, quand la récurrence et la variation créeraient une attente et une drôlerie irrésistibles.

Un rire à la mélancolie sous-jacente

Car, comique de l'absurde et de sa célèbre logique, Gotlib est aussi un comique de la variation: ses innombrables versions de la blague du fou qui repeint son plafond, ou sur le thème du Petit Poucet, jusqu'à l'embrouillamini le plus complet (« *Le Petit Poucet, qui avait eu vent de la chose* » se transformant en: « *Le vent, qui avait eu la chose du Petit Poucet* ») alimentent un délire créatif qui semble ne connaître aucune limite et se nourrit du goût de Gotlib pour l'outrance, l'hyperbole et le *slapstick*, ce burlesque tournant à la folie des Keaton et des Harold Lloyd.

La force de Gotlib est aussi dans sa liberté, s'offrant toute une page de récit sur un petit garçon et son cochon adoptif, baptisé Jerzy, rien que pour aboutir à un jeu de mots atroce, d'autant plus hilarant qu'il est tiré par les cheveux: « *Père y colle au zoo ce porc Jerzy* »; ou baptisant une dynastie de bourreaux du nom de Faitonneau pour s'offrir le plaisir de pouvoir faire dire à un juge bègue: « *Bourreau Faiton-*

neau fils, fais ton office! » Mais surtout, elle est de savoir, au sein de ce délire, maintenir mystérieusement une atmosphère poétique, faite de nostalgie de l'enfance, de célébration de la nature, de penchants pour les amours réservées ou inexprimées, mais aussi d'une mélancolie sensible, nourrie par l'absurdité de l'existence et le tragique du temps qui passe.

C'est au contraire la disparition de cette poésie, sacrifiée à l'impératif de « *la poilade, la fendature de gueule, la rigolation et l'hilarance* » qui préludera à *l'Écho des savanes*, revue fondée en 1972 avec Bretécher et Mandryka, qui, plus que ses penchants pornographiques, rend pénible la fin de sa carrière. Ne supportant plus de ne pouvoir se laisser aller à son appétence pour le sexe et la scatologie, Gotlib devient son propre maître et, à travers ses responsabilités à *l'Écho* puis à *Fluide glacial*, une sorte de contre-Goscinny, en version libertaire et anarchiste. C'est sans doute moins de désirer voler de ses propres ailes que lui en a voulu Goscinny que de devoir constater, lui si pudique, ce que Gotlib avait fait de sa liberté: non seulement de la pornographie, mais aussi le reniement de ce qu'il lui avait appris, que l'art véritable ne naît que de la nécessité de contourner les contraintes.

Gotlib lui-même en avait sans doute conscience, qui dans ses entretiens

«*Entretiens avec Gotlib*», de Numa Sadoul, Dargaud, 140 pages, 19,99 €.

«*Gotlib, un abécédaire*», de Thierry Groensteen, Les Impressions nouvelles, 240 pages, 22 €.